

Ciné-Bulles

Retour aux sources / *Frankenweenie* de Tim Burton, États-Unis, 2012, 87 min

Marie Claude Mirandette

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/68176ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mirandette, M. (2013). Retour aux sources / *Frankenweenie* de Tim Burton, États-Unis, 2012, 87 min. *Ciné-Bulles*, 31(1), 58–58.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Frankweenie

de Tim Burton

Retour aux sources

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Frankweenie (2012) marque le retour de Tim Burton à l'animation de marionnettes, technique en *stop motion* explorée dès **Vincent** (1982), court métrage qui fut rejeté par les studios Disney, parce que trop noir pour les enfants. Tandis qu'il s'échine à une première version de **Frankweenie** (1984), prévu pour être un film d'animation, on coupe son budget, si bien que le projet est tourné en prise de vue réelle. Puis, Burton est licencié et le film relégué aux oubliettes.

Près de 30 ans plus tard, Disney donne à Burton les moyens de réaliser le projet qu'il avait imaginé : une trentaine d'animateurs, quelque 200 marionnettes et autant de décors. Et deux ans pour le mener à terme. Rien n'est désormais ni trop beau ni trop cher pour le prince du macabre gentillet qui fait déplacer les foules ! Et le résultat est probant ; à elle seule, la séquence d'ouverture est déjà une pièce d'anthologie teintée, à n'en pas douter, des souvenirs du petit Tim. Victor, un garçon solitaire, présente à ses parents le film (en super 8) de monstres « à la Godzilla » qu'il vient de réaliser. Dans le rôle principal : son seul ami, Sparky le chien, affublé d'un costume grotesque.

Burton ne s'en cache pas : **Frankweenie**, comme le fut **Vincent**, est plus qu'un simple hommage aux classiques du cinéma Bis de ses premiers émois cinéphiliques, en particulier les films de John Whale (dont on voit quelques extraits à la télé que regardent les parents de Victor tandis que celui-ci œuvre à sa créature). Ce sont d'abord les souvenirs d'une enfance marquée au sceau de la solitude. Si **Mars Attacks!** et **Ed Wood** évoquaient quelques-unes des figures tutélaires du cinéaste, **Frankweenie** est la pièce centrale d'un puzzle autobiographique qui semble fonctionner à la manière d'une récurrence psychanalytique qui ne peut qu'émouvoir. On est touché par le désarroi de Victor lorsque Sparky est renversé par une automobile. Le spectateur est de tout cœur avec lui quand il décide, pour un projet de sciences, de redonner vie à son unique compagnon. Même si l'on imagine déjà le pire... qui à coup sûr adviendra.

L'expression des visages et des corps de cette galerie de personnages, humains comme animaux, est époustouflante ; Burton et son équipe atteignent des sommets de qualité esthétique et de dextérité dans l'animation des figurines et du vaste univers scénographique qui les accompagnent. Et pour une fois, le 3D sert bien ce film en noir et blanc dont les subtils volumes parviennent à donner le sentiment d'y être.

Il y a chez Burton une omniprésence des peurs de l'enfance qui fait remonter à la surface nos propres monstres sous le lit, toutes générations confondues. Il sait élaborer des personnages et des histoires, improbables, mais néanmoins crédibles, auxquels enfants et adultes s'identifient sans ambages. Pour les premiers, le ludisme d'un monde se construisant *ex nihilo* opère ; pour les seconds, les subtilités et la perfection techniques charment, autant que les 1001 références aux œuvres du passé titillant le cinéphile compulsif. On découvre ici des citations des films d'horreur des Hammer Studios ; là l'utilisation du grand angle dans l'esprit des films-catastrophes ; là encore, des effets visuels en cartons-pâtes rappelant les navets science-fictionnelles des années 1950 ; et finalement, quelques clins d'œil de Burton à ses propres films et à ceux des studios Disney.

Bref, tout l'univers du cinéaste est au rendez-vous et le processus d'identification fonctionne à plein régime dans cette jolie fable sur le pouvoir de l'attachement et les velléités de la science, qui se conclut sur un *happy end* 100% hollywoodien (contrairement au D^r Frankenstein de Mary Shelley, pour qui ça se terminait plutôt mal). Et l'on ne peut que craquer pour Sparky et Victor, comme pour tous les petits enfants-huitres et autres Édouard aux mains d'argent burtonniens. ▀



États-Unis / 2012 / 87 min

RÉAL. Tim Burton **SCÉN.** Tim Burton et John August **IMAGE** Peter Sorg **MUS.** Danny Elfmann **MONT.** Chris Lebenzon et Mark Solomon **PROD.** Allison Abbate et Tim Burton **INT.** (voix) Charlie Tahan, Catherine O'Hara, Martin Short, Martin Landau, Atticus Shaffer, Winona Ryder **DIST.** Buena Vista